

Document d'aide à la visite

Cette exposition est le fruit des XXXème Ateliers Internationaux du Frac des Pays de La Loire. Cette résidence a réuni cinq artistes, un français et quatre originaires d'Amérique du Sud sous le commissariat de Dorothee Dupuis, française vivant au Mexique depuis quatre ans. Celle-ci a défini le cadre de travail de cette résidence.

DIRE LE MONDE

Dans cette exposition on trouve des sculptures, des peintures, des dessins, des vidéos, des installations... Mais ces médiums servent surtout à porter un regard pluriel sur le monde.

« Journal d'un travailleur métèque du futur rassemble des artistes utilisant les formes du document, de l'anthropologie et de la science-fiction comme autant de territoires imaginaires à cannibaliser en vue d'une production plastique interrogeant les notions de culture d'origine et d'appartenance ».

Les artistes se mettent dans des postures d'observateur du monde et utilisent, voire parasitent des méthodes qu'ils annexent aux sciences humaines (l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, l'archéologie) pour les mixer à leur démarche artistique. Il en résulte une façon de dire le chaos du monde.

Ximena Garrido-Lecca utilise le médium vidéo pour montrer différents points de vue sur le monde. Elle tente par ces vidéos d'inventorier les façons dont les hommes essaient d'ordonner le monde en fonction de leur culture, de leur histoire : des minéraux classés dans un musée d'archéologie (Belgique), un observatoire où des scientifiques étudient les planètes, des vues aériennes de terres agricoles du Pérou, une université et des gestes rituels des peuples Quechua (indigènes d'Amérique du Sud, civilisation des Incas au Pérou).

Ces différents points de vue (culturel, scientifique, ethnographique) proposent des lectures différentes. Cette idée trouve une équivalence plastique dans les supports métalliques des moniteurs vidéo, de différentes tailles, de différentes hauteurs. L'ensemble propose un télescopage d'images, comme si le réel s'écrivait à partir de ce puzzle de regards.

Adriana Minoliti propose une installation de modules géométriques et colorés sur lesquels des jouets composent tout un monde miniature. Ici, ces décors, la chambre, la cuisine, les toilettes, ne sont pas habités par des stéréotypes d'hommes ou de femmes mais par des formes géométriques. L'artiste interroge de façon faussement ludique la notion de genre et comment celle-ci habite très sérieusement l'univers du jeu. Le genre est également questionné dans les posters collés au mur : techniques, références, processus de création, tout concourt à brouiller les codes.



JOURNAL D'UN TRAVAILLEUR MÉTÈQUE DU FUTUR

XXX^e ATELIERS INTERNATIONAUX DU FRAC DES
PAYS DE LA LOIRE

commissariat : Dorothee Dupuis

Artistes invités : Julien Creuzet,
Adriana Minoliti, Ximena Garrido-Lecca,
Fernando Palma Rodriguez,
Gala Porras-Kim.

résidence du 12 septembre au 20 novembre 2016

exposition du 19 novembre 2016 au 29 janvier 2017

L'exposition s'accompagne d'une publication en ligne d'octobre 2016 à janvier 2017. Intitulée *The Late Shift**, elle est destinée à accompagner la production de l'exposition et à en prolonger les enjeux intellectuels. www.lateshift.press



Frac des Pays de la Loire
La Fleuriaye, boulevard Ampère,
44470 Carquefou / T. 02 28 01 50 00
www.fracdespaysdelaloire.com
[twitter@FRACpdL](https://twitter.com/FRACpdL) - facebook.com/FRACpdL

Ce même mixage est à l'œuvre dans le travail de Julien Creuzet qui semble faire l'apologie de l'éclatement et du fragmentaire. Véritable écho à la « poétique du chaos » d'Edouard Glissant, il prône un espace constitué d'archipels multiples, et dont les éléments culturels les plus hétérogènes sont appelés à entrer en relation. Avec des opérations plastiques fortes il questionne la trace, voire la cicatrice, l'autre, l'ailleurs mais aussi la mise en réseau, le fil, le lien. Ses dyptiques réalisés avec un mélange de peinture et de bouillie bordelaise sont griffés à l'aide de sarments de vigne et réhaussés de plantes et produits importés d'Amérique du Sud (la tomate et la pomme de terre à l'origine cultivées par les Aztèques) ou des Antilles (le sucre). Ses textes poèmes évoquent l'histoire de la colonisation et de l'esclavage.

L'IDENTITÉ, ENTRE MÉMOIRE ET ANTICIPATION

« L'homme de l'avenir est celui qui aura la mémoire la plus longue », cette phrase de Nietzsche pourrait être un sous-titre de l'exposition, tant les artistes semblent faire le lien entre le passé et l'avenir.

Gala Porras-Kim pose très clairement ce rapport au passé. Un passé parfois fragmentaire, à reconstruire. Cette reconstruction peut prendre les atours de l'anticipation, de la science-fiction, de l'appropriation. L'artiste récupère des fragments qui sont devenus des rebus (elle les trouve sur un tas de gravats à côté d'un chantier). Ces fragments n'ont pas de noms, pas de datations, l'artiste va leur redonner un statut, elle va les réinventer au sens où l'entend Michel Tournier : « Inventer c'est bien sûr créer, faire sortir du néant. Mais c'est aussi – selon un sens archaïque et qui n'est plus usité que par les juristes – découvrir une chose existant au préalable. L'homme qui déterre un trésor de son jardin est appelé juridiquement l'inventeur de ce trésor ».

Le statut de ce qu'elle trouve et de ce qu'elle « invente » est au cœur de son travail, en témoigne la demande écrite de conseil juridique à propos de son travail, posé à côté de celui-ci, comme un commentaire, un cartel. D'ailleurs ces « sculptures », ces œuvres pourraient assez simplement devenir objets dans un musée archéologique.

Avec ce travail, Gala Porras-Kim questionne l'identité et notre rapport au passé. Elle questionne aussi le lien et le réseau. Les peintures qui représentent ses sculptures se présentent comme des natures mortes, des peintures d'objets. Ces œuvres font écho aux productions des artistes en résidence, qui partagent le même espace, le même lieu. Ces représentations sont-elles des appropriations ? Des hommages ? Ou l'occasion de constituer une trace, une « preuve historique » de cette fraternité de quelques semaines ?

Le même mouvement entre histoire et futur habite l'installation de Fernando Palma Rodriguez, ou ses sculptures « animatronics ». Il puise dans une mythologie préhispanique pour évoquer le présent et le futur. Son travail évoque les luttes ancestrales des minorités face au pouvoir, les dangers du futur (risques écologiques, perte d'identité). Ses œuvres associent des matériaux hétéroclites à la technologie. Ces petites machines s'animent parfois puis tombent en panne, l'artiste doit s'en occuper, les réparer ou accepter l'obsolescence programmée d'une technique qui le dépasse.

La cohabitation des œuvres des cinq artistes dans l'espace d'exposition accentue la collision, le télescopage, la mise en réseau présents dans les œuvres individuelles.

Du cycle 2 au lycée, il sera possible d'aborder les notions suivantes avec les élèves :

> Les questions de représentation, la ressemblance, le référent, les écarts, la fiction, l'abstraction

> La place et le statut de l'objet dans l'œuvre, l'objet comme matériau, transformation, détournement, décontextualisation

> La matérialité, les relations matière / gestes/outils, la réalité concrète d'une œuvre
La présentation, la présence matérielle de l'œuvre dans l'espace

> L'œuvre et le monde, le contexte de la résidence, les postures de l'artiste face au réel, les liens avec les artistes du programme limitatif.

Document réalisé par Sandra Georget, professeur chargée de mission au Frac.

exposition ouverte

du mercredi au dimanche, de 14h à 18h
fermé les 24, 25, 30/12/2016 et 1/01/2017

groupes sur RDV : 02 28 01 57 66
mediation@fracdespaysdelaloire.com

Présentation aux enseignants

le mercredi 23 novembre à 15h



Le Frac des Pays de la Loire est co-financé par l'État et la Région des Pays de la Loire, et bénéficie du soutien du Département de Loire-Atlantique.



Julien Creuzet (Blanc-Mesnil, 1986)

La géographie discontinue des Caraïbes, où Julien Creuzet a grandi, semble avoir profondément structuré son travail. Constitué d'ensembles à la fois composites et unis, des agrégats d'objets, de photographies, de vidéos émergent de plans – sol, bancs, tables, écrans – et se déploient sur un vaste territoire – l'atelier, la rue, l'exposition – dont les limites restent floues et s'étendent jusqu'à l'artiste lui-même, ultime synthèse vivante de cette multitude : opéra-archipel, c'est lui et lui, c'est avec son téléphone, baguette magique, extension de son bras, équivalent actuel des grands coquillages qui servait «là-bas» à communiquer à distance, d'une île à une autre, sauf que cette coquille-là enregistre sans cesse des images à portée de main. Il relie ainsi des bribes du passé avec ce qu'il observe de nouvelles «sensations d'exotisme», alors que la géographie ne recèle plus aucune surprise mais que des altérités résident dans des zones plus obscures. Creuzet construit, à partir des images du monde connu, d'autres images de mondes moins connus faisant émerger des parties sous-marines issues du quotidien. (D'après un texte d'Emilie Renard)



Ximena Garrido-Lecca (Lima, 1980)

Ximena Garrido-Lecca étudie les liens entre architecture et structures de pouvoir dans des lieux spécifiques où les tensions entre les besoins vernaculaires des populations qui les habitent rentrent en tension avec les processus de développement urbain et industriel imposés par le capitalisme global. Ses installations monumentales combinent des éléments existants souvent prélevés directement à la zone d'étude considérée (et soulevant souvent par

là d'autres questions liées aux notions de propriété physique et intellectuelle) avec des œuvres/artefacts/environnements réalisés par l'artiste, ainsi que des vidéos à connotation documentaire où le paysage vient nourrir des narrations déconstruites, opposant à la complexité des situations la crudité d'images aussi solennelles que choquantes.



Fernando Palma Rodríguez (Milpa Alta, 1963)

Dans sa pratique artistique combinant installation, vidéo et performance, Fernando Palma Rodríguez utilise la fusion de l'art et de la technologie pour analyser la condition sociale de l'homme. Il part étudier en Europe à la fin des années 80, notamment à la Rijksakademie où il rencontre Malachi Farrell qui devient un compagnon de travail privilégié. Il décide en 2014 de se réinstaller dans son village natal, Milpa Alta, situé à la périphérie de la mégalopole de Mexico, et dont la situation climatique, culturelle et sociale s'est fortement dégradée en quelques, pour se dédier à sa préservation ainsi que de la langue et de la culture nahuatl, tout en poursuivant son travail artistique. Ses sculptures animatroniques s'inspirent des cosmogonies pré-hispaniques et s'animent par des systèmes de capteurs liés à divers systèmes de collecte de données, notamment météorologiques.



Adriana Minoliti (Buenos Aires, 1980)

Le langage pictural d'Adriana Minoliti combine hypothèses et confrontations thématiques pour générer des géométries hybrides d'inspiration féministe, queer et végétalienne, aspirant à représenter des univers parallèles échappant à l'hétéronormativité. Elle mélange différentes

esthétiques et se joue des anachronismes pour représenter des scènes et des figures dont l'éclectisme questionne l'idée de peinture même, ses techniques comme ses formes d'exposition traditionnelles. Prônant une version kawaiï des manifestes cyborg et animal de Donna Haraway, l'appropriation chez Minoliti d'une esthétique enfantine vise à critiquer la normativité du monde des "adultes" contemporains, qui détruit la faune urbaine et réserve ses bénéfices à un citoyen idéal fantasmé excluant tous les autres êtres et corps des processus créatifs indispensables à la fabrication d'une société égalitaire.



Gala Porras-Kim (Bogotá, 1984)

Assimilant sa recherche plastique à un procédé sculptural, Gala Porras-Kim aborde dans ses oeuvres différents domaines de connaissance et d'investigation. Ses intérêts se portent notamment sur les patrimoines immatériaux comme le langage ou la musique, ainsi que sur des disciplines liés aux sciences humaines comme l'archéologie ou l'anthropologie. Elle s'intéresse aux procédés de collecte et de traduction qui visent à ordonner, conserver et transmettre ces savoirs et artefacts, considérant d'ailleurs réciproquement les processus de transformation à l'oeuvre dans son travail comme partie prenante des oeuvres elles-mêmes. Passant du dessin à la production sonore, en passant par la vidéo, l'installation, la production d'artefacts et l'appropriation d'objets, Porras-Kim cherche à "décoloniser" notre relation au savoir, trop souvent pensée d'un point de vue uniquement occidental et à en dynamiser la relation au spectateur.



